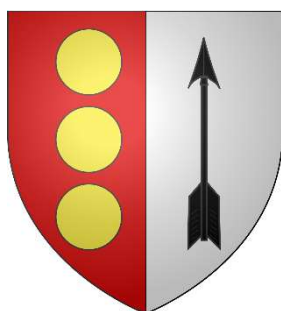


AUBERVILLIERS

LES VERTUS À TRAVERS LE TEMPS



Fernand Canteloube – Champion olympique 1920



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE

Juin 2024 – N° 109



SOMMAIRE

- **Aubervilliers aux Jeux Olympiques**
- **Les frères Langlois – Libertaires des Quatre-Chemins
2 – Charles Amédée Langlois**
- **Avec le temps... Myriam devant Chez Janine**
- **Un squelette dans la cave**
- **C'était comment, avant ? Place de la Mairie**
- **En souvenir de la rue Solférino**
- **Hommage à Pierre Batillot**

En couverture : *Fernand Canteloube, né le 3 août 1900 à Aubervilliers – 6 rue Solférino
JO Anvers 1920 - Champion olympique de Cyclisme sur route par équipe
(avec Detreille, Souchard et Gobillot)
et médaille de bronze en individuel (Photo de 1922)*

AUBERVILLIERS AUX JEUX OLYMPIQUES

Par Bernard Orantin

Comme d'autres villes de Seine-Saint-Denis, Aubervilliers est une terre où se sont formés de grandes championnes et de grands champions de sport.

Aubervilliers a été brillamment représentée à plusieurs reprises aux Jeux Olympiques.

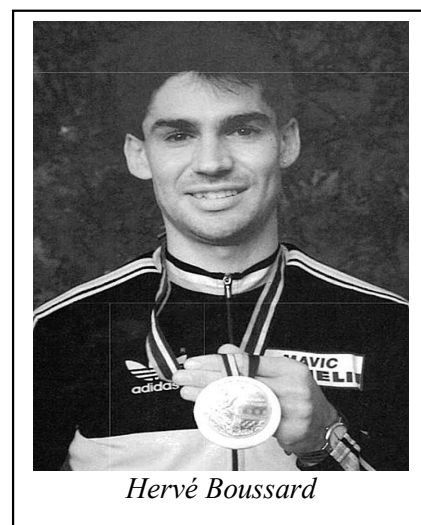
Ouvrons ce panorama sportif avec celle par qui tout commence : **la flamme olympique** !



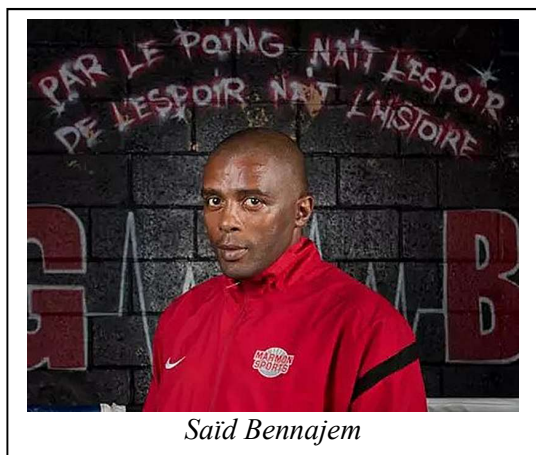
Le 7 décembre 1991, la flamme arrive en France par l'aéroport de Roissy. Après La Courneuve, elle entre à Aubervilliers à 17h30 par le boulevard Anatole-France, portée par Sophie Pappatico jusqu'à la poste du centre-ville ; Jean-Alexandre Louradour prend le relais jusqu'à l'angle de l'avenue de la République et de la rue Sadi-Carnot ; Nathalie Labois assure le dernier relais par l'avenue Jean-Jaurès jusqu'à la limite de Paris. Les trois relayeurs sont escortés par Alain Perrine, coureur émérite et postier à Aubervilliers. La flamme terminera son parcours le 8 février 1992 à Albertville pour les Jeux Olympiques d'hiver.

L'année 1992 a été une grande année pour Aubervilliers. Aux Jeux de Barcelone, deux sportifs y ont brillé : le cycliste Hervé Boussard et le boxeur Saïd Bennajem.

Hervé Boussard a décroché la médaille de bronze lors du 100 km sur route contre la montre par équipes. Il était membre de la section cyclisme du Club municipal d'Aubervilliers (CMA) depuis trois ans. Hervé raconte sa course : « On roule à 50 km/h, avec un relais tous les 300 mètres. J'ai perdu entre deux et trois kilos ». Son rêve, c'est le Tour de France ! Hervé Boussard a mis fin à sa carrière en 1997 et est décédé d'une crise d'épilepsie en 2013 à l'âge de 47 ans.



Saïd Bennajem a eu un tableau très compliqué. Dès le premier tour, le tirage au sort l'a opposé au champion du monde. Malgré un combat acharné, il a été battu.



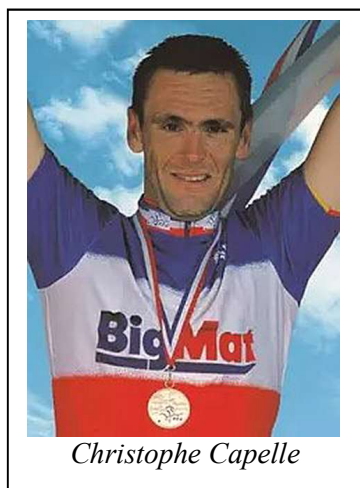
Saïd Bennajem

Plus tard, passé professionnel, il avouera :

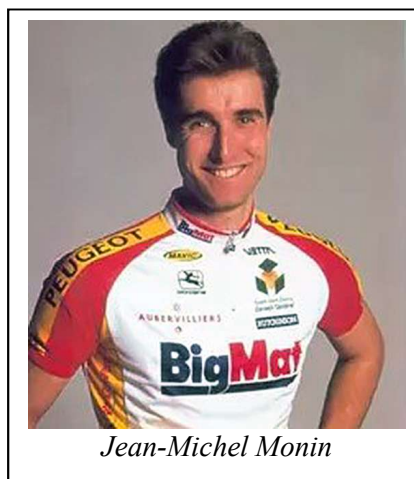
« Franchement, si j'avais su que la boxe professionnelle était aussi pourrie, je serais resté amateur ! Moi, quand je monte sur le ring, je pense d'abord à préserver ma gueule ». Un jour, sa mère a même failli monter sur le ring, d'un bond, pour arrêter les frais. Détenteur du premier degré d'éducateur sportif, il est resté fidèle à son club d'Aubervilliers, « une ville qui l'a beaucoup aidé, professionnellement et humainement ». Dans la salle de la rue Lécuyer, il dirige le Boxing Beats où il a formé d'autres champions et championnes comme Sarah Ourahmoune, future médaillée olympique...

Deux autres Aubervillariens ont fait le voyage à Barcelone : Jean-François Marty, arbitre international de volley-ball et Guy Tusseau, kiné installé au Montfort, qui a fait partie de l'assistance médicale pour toute l'équipe de France.

Aux Jeux d'Atlanta en 1996, c'est la médaille d'or qui tombe dans l'escarcelle de deux cyclistes du club Auber93. Les « P'tits gars d'Auber », **Christophe Capelle et Jean-Michel Monin**, remportent le tournoi de poursuite olympique par équipe. Pour Christophe, la médaille d'or olympique est plus importante qu'une victoire d'étape au Tour de France. Il a été champion de France sur route en 2000. Pour Jean-Michel, cette victoire est le fruit d'un long travail de dix ans. Depuis 2001, il est responsable sportif au sein d'ASO, la société qui organise le Tour de France.

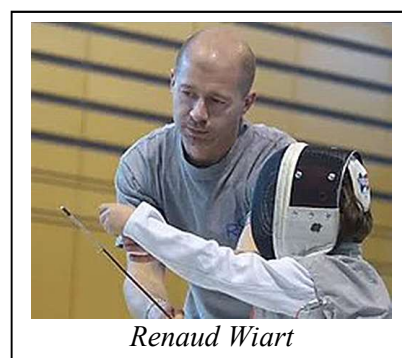


Christophe Capelle



Jean-Michel Monin

Renaud Wiart, escrimeur membre du CMA, a participé lui aussi aux Jeux d'Atlanta avec l'équipe de France de fleuret.

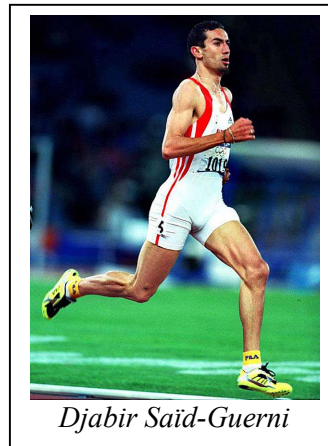


Renaud Wiart

En 2004, à Athènes, les sportifs albertivillariens, **Wassila Redouane**, escrimeuse, et **Djabir Saïd-Guerni**, champion du monde du 800 mètres, sont accompagnés par une vingtaine de jeunes choisis par leur club sportif. Wassila avait déjà participé aux Jeux de Sidney en 2000 sous les couleurs de l'Algérie. Cette fois-ci, elle est malheureusement éliminée dès le premier tour... mais sera élue au conseil municipal en 2014. Djabir, qui avait obtenu une médaille de bronze aux Jeux de Sidney en 2000, termine septième du 800 mètres.



Wassila Redouane



Djabir Saïd-Guerni

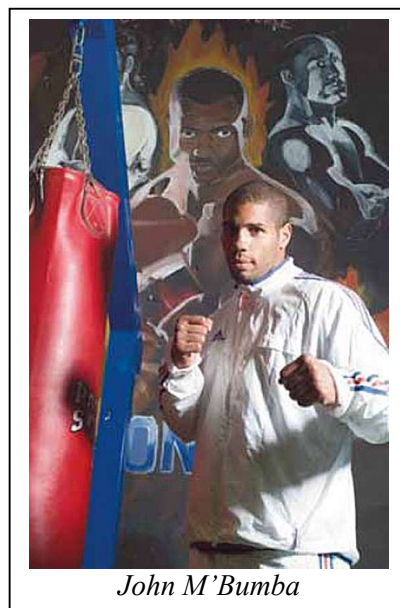
En 2008, une escrimeuse et un boxeur d'Aubervilliers participent aux Jeux de Pékin.



Indra Angad-Gaur

La fleuretiste **Indra Angad-Gaur**, membre du club d'escrime d'Aubervilliers dirigé par Olivier Belnoue, fait partie de l'équipe des Pays-Bas. Elle est éliminée dès le premier tour du tournoi olympique.

John M'Bumba, médaille de bronze aux championnats du monde dans la catégorie poids lourds, est licencié au Boxing Beats d'Aubervilliers. Il aime cette ville : « Modeste mais riche d'une population généreuse et d'une jeunesse qui ne demande qu'à s'épanouir... ». Il est éliminé en quart de finale par le futur champion olympique.



John M'Bumba



Arianna Errigo

En 2012, c'est Londres qui organise les Jeux. Londres était en concurrence avec Paris lors de l'attribution votée en 2005. Le 6 juillet, place de la mairie, c'est la douche froide à l'annonce du résultat. Mais le sport albertivillarien va être magnifiquement présent.

Arianna Errigo, jeune escrimeuse milanaise, rejoint le club d'escrime de notre ville en 2010 par l'intermédiaire de l'ancienne escrimeuse Anne-Carole Zouari. Troisième aux championnats du monde de fleuret en 2009, deuxième en 2010, elle gagne, pour l'Italie, la médaille d'argent en individuel et la médaille d'or par équipe à Londres.

En 2016, les Jeux se déplacent pour la première fois au Brésil, à Rio de Janeiro. C'est là-bas que **Sarah Ourahmoune** remporte la médaille d'argent de boxe féminine des moins de 51 kg face à la médaille d'or Nicola Adams. Plusieurs dizaines de supportrices et supporters suivent son combat à la télévision dans la salle du Boxing Beats rue Lécuyer, son club dirigé par Saïd Bennajem.



Sarah Ourahmoune



Anita Blaze

En 2021, à Tokyo (Jeux de 2020 reportés en raison du Covid), deux sportives albertvillariennes sont du voyage. La fleurettiste **Anita Blaze**, membre d'Aubervilliers Escrime Club depuis 2012, remporte la médaille d'argent par équipe. C'est une belle revanche pour celle qui avait terminé quatrième aux Jeux de Londres en 2012 et qui n'avait pas pu participer aux Jeux de Rio pour cause de blessure.



Valentine Fortin

La cycliste **Valentine Fortin**, nouvelle recrue du club Saint-Michel Auber 93, fait partie de l'équipe de France de poursuite qui termine 7^{ème} de l'épreuve.

Il semble qu'Aubervilliers n'aura pas de représentation olympique aux Jeux de Paris 2024... Dommage ! Mais comme pour les Jeux de 1992, la flamme olympique passera à Aubervilliers.

Précisons que, pour cet article, nous nous sommes concentrés sur les sportifs, membres d'un club d'Aubervilliers l'année où ils participèrent aux Jeux Olympiques.

Sources : en grande partie, Aubermensuel – Photos : Aubermensuel

LES FRÈRES LANGLOIS – Libertaires des Quatre-Chemins (2)

Charles [Amédée] Langlois

Par Jean-Louis Thomas

Dans notre bulletin précédent, nous nous sommes plongés dans le monde des Libertaires des Quatre-Chemins dont Émile Langlois était le fer de lance. Amédée, son frère, participait à la vie de ce groupe, mais était particulièrement investi dans la Bibliothèque sociale [Bibliothèque ouvrière] du 107 rue du Vivier. Nous revenons ici sur la vie chaotique d'Amédée Langlois et sur sa mort tragique.

Charles Amédée, de cinq ans son aîné, est un frère d'Émile. Il est né le 17 mai 1863 à Saint-Brice dans la Seine-et Oise. Il aura comme prénom d'usage : Amédée. Il épouse en 1892 Marie Louise Agat, une Aveyronnaise de Saint-Affrique. Charles est boulanger, habite à Paris XIX^e au 7 avenue Laumière. Nous lui connaissons trois adresses à Aubervilliers : en 1898, 11 rue Ferragus, puis 181 route de Flandre ; et à partir de 1900, des annonces sont faites dans les journaux anarchistes au 6 villa des Roses, le joli nom (aujourd'hui, passage des Roses). Charles et Marie auront un fils Amédée [Maurice] en 1893 né à Paris XI^e.

Charles Amédée était ouvrier boulanger comme son père. Dès 1896, dans une lettre adressée au journal « Le Libertaire », Charles Amédée s'est insurgé contre les conditions imposées aux ouvriers boulangers par les placeurs. En région parisienne, les patrons boulangers s'adressaient à ces bureaux de placements pour obtenir de la main d'œuvre. Les placeurs avaient ainsi le monopole du travail des ouvriers et en profitaient. Outre le prix ordinaire que les ouvriers boulangers devaient leur régler, les placeurs réclamaient un supplément d'argent : possible pour ceux qui avaient des économies, mais pas pour les plus nécessiteux. Ceux-ci pouvaient attendre des mois pour bénéficier d'un emploi chez un patron.

Nous l'avons vu, Charles Amédée s'occupe très activement de la Bibliothèque sociale [Bibliothèque ouvrière] du 107 rue du Vivier (actuelle rue Henri-Barbusse). Il en est fait mention à plusieurs reprises dans les journaux anarchistes « Les Temps nouveaux » et dans « Le Libertaire ». Il fait également partie des Libertaires des Quatre-Chemins dont son frère Émile est le principal animateur (on ne dit pas chef chez les anarchistes !).

Comme de nombreux anarchistes, il est prompt à faire le coup de poing et cela malgré sa petite taille (1m58). Une sorte d'engrenage s'opère. Il n'aime pas la police et la police le lui rend bien.

Amédée écoperà le 24 mai 1902 de 3 mois de prison et 16 Francs d'amende pour rébellion et violences aux agents. Il s'était interposé entre les agents et un homme qu'ils voulaient brutaliser. Il se retrouve à la prison de la Santé (en villégiature, comme l'écrivait Le Libertaire). Mais ce n'est pas la première fois qu'il se retrouvait en difficulté.

Sa vie fut ternie par d'autres affaires : il fut suspecté d'avoir incendié l'église Notre-Dame-des-Vertus. Et sa mort tragique fut violente et laisse de nombreux doutes.

L'incendie de Notre-Dame-des-Vertus

Le 16 avril 1900, un incendie ravage Notre-Dame-des-Vertus. La III^e République en est à son huitième président et à son quarante-troisième gouvernement en trente ans.

L'esprit anticlérical se développe et la banlieue ouvrière prend ce combat pour bannière. Les groupes anarchistes sont aussi dans cette mouvance. Des groupes actifs perturbent souvent les offices religieux. C'est donc dans ce contexte tendu que l'incendie de l'église d'Aubervilliers embrase le pays. L'incendie fait la une des journaux parisiens et régionaux. La fracture est là : ceux qui soutiennent la religion, l'église et le clergé et ceux qui pensent que les anarchistes ne sont pas forcément les incendiaires. À noter que le nom de Notre-Dame-des-Vertus n'est que très rarement cité : on parle dans la presse de l'Église d'Aubervilliers.



L'incendie eut lieu dans la nuit du dimanche 15 avril 1900 au lundi 16 avril 1900, dimanche et lundi de Pâques. Déclenché pendant les fêtes de Pâques, cet incendie eut donc un très fort retentissement dans le monde catholique, mais aussi dans le monde anticlérical. Du jour au lendemain, cet incendie était devenu un véritable symbole pour tous.



*Les dégâts suite à l'incendie
Le Journal illustré – 29 avril 1900
AM Aubervilliers – AUB/1803*

Nous ne reviendrons pas ici sur l'incendie lui-même (développé dans notre numéro 93) mais sur la recherche des coupables dans laquelle Amédée Langlois fut suspecté.

Dès le lendemain, au vu des constatations, l'incendie est présenté comme l'œuvre de malfaiteurs ayant volé le trésor de la fabrique. Puis, les statues ayant été abimées et décapitées, un Christ couvert d'excréments, les soupçons se portent vers les anarchistes anticléricaux. Mais, l'Aurore du 18 avril 1900 prend le contre-pied : « Les anarchistes ont bon dos. C'est à qui parmi les feuilles cléricales cherchera à accumuler contre eux des charges que le simple bon sens fait récuser. »

Une autre piste : les livres de comptabilité ayant été en partie détruits, on évoque un intérêt particulier d'une personne voulant faire disparaître ces livres.

Certains évoquent une bande de jeunes déambulant en chantant la Ravachole. Pour la presse cléricale, c'est le gouvernement qui est coupable d'avoir attisé la haine contre la religion catholique. Puis, avec l'avancement de l'enquête, il est de moins en moins établi que l'incendie ait eu le vol pour mobile.

Le 4 mai, coup de théâtre : le sacristain, Auguste Koscher, est arrêté. Des contradictions dans ses déclarations ont été relevées et il se trouve écroué au dépôt. Les anarchistes en font des gorges chaudes après avoir été soupçonnés. Le sacristain sera incarcéré 24 jours, subira trois interrogatoires et sera remis en liberté faute de charge sérieuse. Le curé versa les 500 francs de caution.

Puis, plus rien, enquête au point mort. Rebondissement en mars 1901 : une bande de cambrioleurs est arrêtée. L'un d'entre eux indiqua qu'il connaissait les auteurs du pillage du bureau d'octroi, d'un vol de 10 000 francs et de l'incendie de l'église. Il donna trois noms : Lang, Langlois et Tournier. Les deux premiers furent arrêtés, le troisième retrouvé plus tard. Si Lang et Langlois nièrent ces accusations, Tournier avoua et reconnut avoir mis le feu à l'église avec Lang et Langlois et deux autres individus. Il apporte de nombreux détails sur le mode opératoire et charge Lang et Charles Langlois de ces méfaits dans un moment d'excessive surexcitation causée par l'ivresse. Charles Langlois et Lang opposent à ces accusations les démentis les plus formels.

Le 19 mars 1901, une confrontation est organisée entre les trois protagonistes. Tournier est confondu dans ses mensonges. En dénonçant Charles Langlois et Lang, il avait voulu se venger d'eux qu'il considérait comme des « casseroles ». Il avait juste lu les journaux et s'était servi de nombreux détails pour faire accuser Langlois et Lang. Le juge d'instruction Lemerancier lui posa des questions sur les circonstances dans lesquelles le feu avait été mis : les réponses furent inexactes et jetèrent un discrédit définitif à ses allégations. Tournier avoua qu'il avait « monté un bateau ».

Charles Langlois fit une déclaration qui vint clore cette période de tourmente : « Moi, mettre le feu à une église, jamais de la vie ; ce serait trop bête. Je suis anarchiste, c'est vrai, mais je ne veux pas faire le jeu des curés qui toucheraient la prime d'assurance. »

Charles Langlois et Lang purent prouver qu'ils n'étaient pour rien dans ces affaires et Tournier qu'il n'était pas à Aubervilliers le jour de l'incendie. Ils furent disculpés et remis en liberté. Charles Langlois aura donc été incarcéré trois semaines avant d'être totalement innocenté.

Les auteurs de l'incendie ne furent jamais découverts.

La mort de Charles [Amédée] Langlois : agresseur ou agressé ?

Les faits se passent le jeudi 4 octobre 1906.

Amédée, habitant 6 Villa des Roses à Aubervilliers, se trouve en querelle avec un instituteur adjoint, Clotaire Lafolie, habitant route de Flandre au 103 ou 143, suivant la presse (sur la liste électorale de 1902, il est domicilié au 45 route de Flandre) et semblant être proche de Madame Veuve Dumont, tenant un café-cabaret au 49 rue de la Motte, à deux pas de la villa des Roses.

Amédée semble avoir fait un esclandre dans le café de Madame Dumont. Clotaire Lafolie, après s'être muni d'un revolver, aurait voulu demander des comptes à Amédée. Vers 7 heures du soir, les deux hommes se retrouvent face à face à la Villa des Roses.

La version officielle précise que la querelle a dégénéré en bagarre, que Clotaire avait reçu des coups, voire même s'était retrouvé sous Amédée le frappant. Craignant pour sa propre vie et afin de se défendre, Clotaire tira au revolver sur Amédée. Deux balles touchèrent Amédée, l'une à l'abdomen, l'autre aux reins. Amédée Langlois fut transporté à l'hôpital Lariboisière à Paris X^e. Suite à ses blessures, il mourut le lendemain, le vendredi 5 octobre 1906 à 9 heures et demie.

Clotaire Lafolie fut au début présenté comme le gentil et Amédée Langlois comme le méchant. Cependant, au procès de Lafolie, il s'avère que celui-ci n'est pas si blanc que cela.

Aux dires du Président du Tribunal, Lafolie a fait l'objet de mesures disciplinaires, le Maire avait porté plainte pour fréquentation trop active des cafés (et donc vraisemblablement pour de fréquents états d'ébriété). Lafolie a été condamné pour « discussion » avec un chiffonnier, démêlé

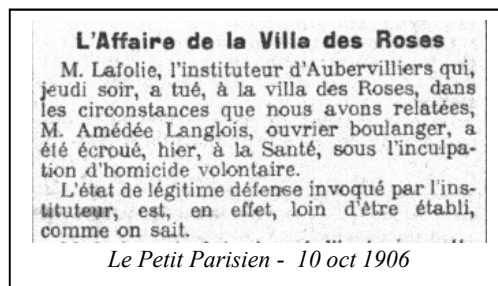
avec le sieur Schneider (ancien conseiller d'Aubervilliers) dans une affaire d'extorsion de fonds (dans ce dossier, Lafolie sera acquitté en appel en juillet 1907). Clotaire Lafolie avait également abandonné le domicile conjugal. Malgré ce tableau fort chargé, Clotaire Lafolie reste plus crédible qu'Amédée Langlois présenté comme un maraudeur, sorte de vagabond vaguement anarchiste !

Nous rappellerons que, dès le 6 octobre 1906, au lendemain de la mort d'Amédée, la presse présentait Lafolie comme d'un caractère paisible, menant une existence fort tranquille, très doux, n'ayant jamais eu maille à partir avec qui que ce fût et jouissant de l'estime générale.

Langlois, quant à lui, était dépeint comme un personnage aux « problématiques moyens d'existence », ayant fort mauvaise réputation dans le pays, voleur de poules, ayant commis divers méfaits et d'une brutalité révoltante.

« Les Temps nouveaux » n'informa ses lecteurs libertaires et anarchistes de la mort d'Amédée Langlois que trois semaines après sa mort dans un simple entrefilet dans la rubrique « Nécrologie » : « Nous avons appris la mort en de tragiques circonstances du camarade Amédée Langlois d'Aubervilliers... assailli à coups de revolver... Langlois était un anarchiste convaincu et qui sera regretté. Il n'avait que 44 ans. »

Nous avons certainement affaire à deux personnages querelleurs : le gentil instituteur, pas si doux que cela et le vilain « vaguement anarchiste » ou « anarchiste militant » à qui l'on fait porter, sûrement un peu trop, le



*Le passage des Roses, alors nommé « Villa des Roses »
Photo DH*

chapeau de la violence. Alors, y avait-il légitime défense pour Lafolie ou homicide volontaire, voire même préméditation ? Chacun pourra forger son opinion...

Le 29 avril 1907, Clotaire Lafolie comparait devant les assises de la Seine. Il prétendit avoir été frappé d'un coup de bâton par Langlois, bien qu'un témoin affirma avoir vu Lafolie tirer sur la victime sans avoir été frappé et sans mot dire. Clotaire Lafolie fut acquitté.

Sur l'acte de décès de Charles Amédée Langlois, il est présenté comme boucher (alors que nous le connaissons boulanger), divorcé de Marie Louise Agat. Cependant, sur l'acte de mariage de 1892 à Paris IX^e, nous ne relevons aucune mention marginale de ce divorce. Sur l'acte de décès de Marie Louise Agat, elle est indiquée veuve de Charles Amédée Langlois (et non pas divorcée). Enfin, dans le numéro des Temps nouveaux du 8 décembre 1906, nous relevons une brève : « Les camarades qui ont des volumes de Langlois sont priés de les rapporter à sa veuve, 6 villa des Roses Aubervilliers ». De gros doutes donc sur ce divorce annoncé...

Charles Amédée est mort en 1906. Émile, son frère, quant à lui, quitta Aubervilliers pour Le Bourget en 1909 environ. Cependant l'action libertaire a continué à Aubervilliers et Amédée Langlois (le fils de Charles Amédée) en a porté la flamme.

Amédée [Maurice] Langlois

Le fils de Charles Amédée est Amédée Langlois. Il est né en 1893 à Paris XI^e. Il n'a que 13 ans et demi lorsque son père tombe sous les balles de Lafolie. Il est toujours domicilié chez sa maman au 6 villa des Roses en 1911. Puis, il quitte le foyer familial et emménage au 59 bis rue Heurtault.

Il reprendra les idées de son père et de son oncle Émile. Il continuera leur action sous le nom de Maurice Langlois et aura une activité au sein des libertaires. Ainsi, en 1926, il est trésorier du groupe des libertaires de Pantin-Aubervilliers.

Maurice est boucher aux abattoirs de la Villette et devient le responsable du syndicat des travailleurs des abattoirs de Paris et le secrétaire de l'association des Fédéralistes anarchistes. Il fut gérant du bulletin « Voix libertaire » dont le premier numéro sortit en mai 1928. Il participa à la « Colonie infantine libertaire » qui recueillit à la campagne des enfants d'ouvriers pendant les vacances. Il résida à Aubervilliers jusqu'en 1941.

Après la guerre, Maurice Langlois et sa compagne prirent un hôtel à Saint-Calais (Sarthe) dans lequel ils accueillirent nombre de libertaires. Puis, ils se retirèrent dans le Périgord, mais offriront toujours l'hospitalité à leurs camarades libertaires. Maurice mourut en 1980 à Bergerac (Dordogne).

Le 6 Villa des Roses abrita pendant des années Marie, mais aussi ses parents, sa sœur Émilie, son neveu Marcel, sa nièce Victorine et bien sûr Maurice Amédée, le fils de Marie et de Charles Amédée.

Marie Langlois décèdera en 1950 à la gare de Saint-Calais (Sarthe). Elle était âgée de 80 ans. Elle habitait encore au 6 passage des Roses et rendait visite à son fils Maurice.

Petit clin d'œil : l'usage prenait souvent le pas sur l'état civil et le deuxième prénom d'état civil devenait fréquemment le prénom d'usage.

Ainsi pour Nicolas Langlois (le père d'Émile et de Charles), qui avait pour prénom d'usage Eugène ;

Charles Langlois ; prénom d'usage : Amédée

Amédée Langlois (le fils de Charles) ; prénom d'usage : Maurice.



▬ JLT

Avec la participation et l'aimable autorisation de Dominique Bernard, arrière-petite-fille d'Émile Langlois.

AVEC LE TEMPS...

Par Claudette Crespy



En 1956, Myriam et sa Maman devant le café-restaurant « Janine » (tableau réalisé par Myriam d'après photo ; photo malheureusement disparue).

Avec le temps, cet établissement est devenu «Le Saint-Miguel» mais l'adresse est toujours la même : 79, rue des Cités.

La famille vivait de l'autre côté du croisement, au 9 de la rue Sadi-Carnot. De temps en temps, un cri strident résonnait dans le carrefour : « Téléphone ! ». C'était Janine qui signifiait ainsi à la famille qu'elle était demandée.

La maman a travaillé quelques années rue Lécuyer, au dépôt des Champagnes Bichat. Elle racontait à ses filles que le travail n'y était pas vraiment synonyme de bonheur ! Sa passion, c'était de recevoir ses amies et voisines afin de leur lire l'avenir dans son jeu de Tarot. Mais le futur était rose et la visiteuse repartait avec le moral !



9, rue Sadi-Carnot



Myriam, née à Aubervilliers, a fréquenté les écoles Jean-Macé, Paul-Bert ainsi que le Lycée Henri-Wallon. Toute petite, elle dessinait avec passion et avait toujours un crayon à portée de main.

Un peu plus loin, au 51bis rue Sadi-Carnot, vivait une courageuse Maman, seule avec une fratrie de 7 enfants, dont Jean-Luc. Si ce dernier fréquenta les écoles Victor-Hugo et Paul-Doumer, sa passion à lui était plus sportive.



51bis rue Sadi-Carnot et balcon de bois vu de la cour, maison aujourd'hui disparue

Vous avez certainement deviné : Jean-Luc a croisé Myriam puis, plus tard, l'épousa avant de partir s'installer près de Provins, en Seine-et-Marne.

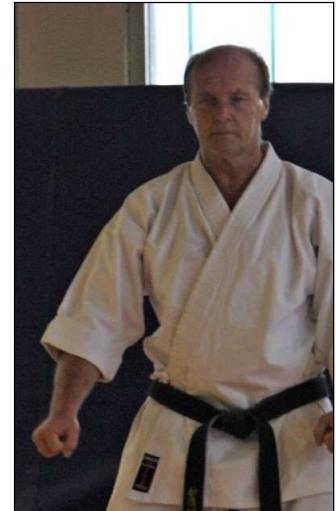
Myriam a continué le dessin, y a ajouté la peinture, la sculpture puis le modelage de l'argile. Elle a obtenu de nombreux prix lors d'expositions ou de salons.

Quant à Jean-Luc, il débute le karaté en 1978 pour devenir ceinture noire 4^{ème} dan, rien que ça !

En 2000, il crée le *Karaté-Club du Montois*, dans lequel il enseigne cette discipline. Il est également membre de la commission des grades du comité départemental 77.

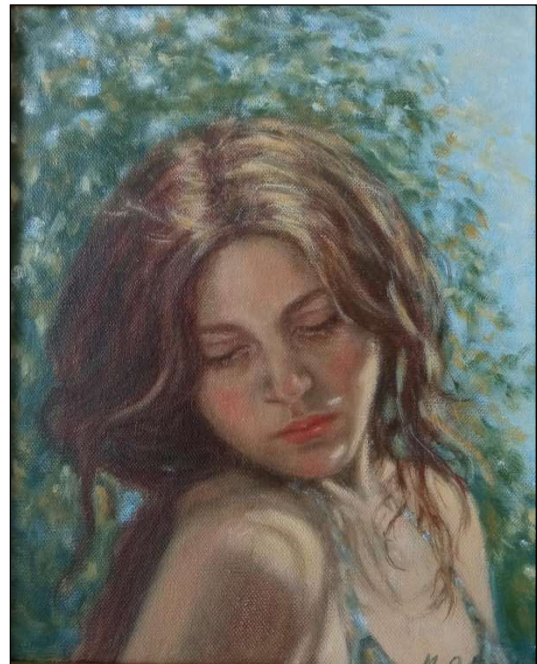


Devant le Saint-Miguel en 2024



Ceinture noire 4^{ème} dan

Myriam et Jean-Luc, deux enfants d'Aubervilliers mais surtout deux passionnés.



Quelques créations de Myriam.

N'hésitez pas à consulter les sites de Myriam Gutowski et Jean-Luc Beauboucher

Les photos de cet article proviennent des archives personnelles de Myriam et Jean-Luc



UN SQUELETTE DANS LA CAVE

Fiction inspirée de faits réels - Par Alain Feffer

Dans ma petite maison de la rue de la Courneuve, toute tentative de bricolage était vouée à l'échec. Je passais en effet plus de temps à chercher mes outils, dans le bric-à-brac qu'était devenue ma cave, qu'à faire le travail proprement dit.



La petite cour de la rue de la Courneuve

Il fallait se rendre à l'évidence : un rangement d'envergure était devenu nécessaire. Pour cela, au préalable, il fallait évacuer tous ces objets devenus inutiles, morceaux de bois qui peuvent toujours servir, pots de peinture pas tout à fait vides et autres résidus de chantier qui en obstruaient l'accès.

Bref, vider intégralement la cave. Ceci fait, l'occasion était trop belle d'y mener diverses améliorations, qui ne seraient sans doute plus possibles avant plusieurs années : démolir une petite cloison en brique devenue peu pratique (qui auparavant divisait la cave en deux cellules), enduire la voûte pour enrayer la chute de poussières et plâtras, creuser le sol sur quelques dizaines de centimètres pour gagner une précieuse hauteur habitable, et réaliser une petite chape de propreté.

Je me suis donc attaqué à cette tâche le 5 octobre 2008 avec l'aide de mon voisin. C'est assez pénible, mais jusqu'à une trentaine de centimètres, le sol constitué de marnes argileuses est meuble et se creuse assez facilement à la bêche. Au-delà, apparaît une veine plus claire et plus dure, granuleuse. Sans doute du gypse, car le sous-sol d'Aubervilliers en est essentiellement constitué.

Le 7 octobre, pendant que j'étais au travail, mon voisin continuait à creuser, mettre les gravats dans des sacs et les évacuer progressivement. Il avait démolì la petite cloison de briques hourdie au plâtre, et encore continué à creuser. Et là, sa pelle a heurté ce qu'il a pris tout d'abord pour un morceau de noix de coco : un fragment brunâtre et bombé. Autour, sa pelle a mis au jour des ossements. Il a reconnu un squelette humain, interrompu son travail et attendu fébrilement mon retour.

Le squelette, apparemment complet, était enterré à environ 25 cm de profondeur, juste au-dessous de la cloison de brique qui divisait la cave dans sa longueur. Il était recouvert de terre compacte qui constitue le sol de la cave, mêlée à de la poussière et des particules de charbon.

Le corps, qui mesurait environ 1,50 m, était allongé, les pieds vers le mur du fond de la cave et le visage tourné vers le côté ou vers le sol. Difficile d'être plus précis, car le coup de pelle avait bouleversé cette partie du squelette.

En le dégageant précautionneusement, je n'ai trouvé aucun objet métallique ou autre, tels que croix, chaîne, bijou, bouton... Aucune trace de bois, de tissu, de cuir ou de cheveux. Mais une odeur piquante, qui m'irritait les narines.

À la découverte du squelette, mon premier réflexe a été d'aller faire une déclaration à la mairie. Après, j'ai pensé que le squelette étant vraisemblablement là depuis plusieurs décennies, cette démarche n'était pas à quelques jours près. Je me suis dit qu'une déclaration allait avoir des conséquences telles que périmètre de protection, gyrophares, fouilles, enquête, etc. qui allaient considérablement retarder ma petite entreprise, perturber le voisinage et entacher ma réputation.

J'ai donc gratté le sol et mis dans un sac tous les fragments de ce squelette que j'ai pu récupérer. Après quoi, les travaux de creusement ont pu reprendre. Ils sont maintenant achevés. Aucun autre élément particulier n'a été trouvé.

Plusieurs raisons m'ont amené à penser que ce squelette était enterré depuis plusieurs dizaines d'années ; intuitivement, je dirais un siècle (mais je ne suis pas spécialiste, et c'est même la première fois que je manipule un squelette humain...) :

- l'état des os, brunis et comme rongés, certains presque à l'état de poussière : cf. photos du crâne et d'une tête de fémur
- le fait qu'il n'existe aucune trace de cheveux (mais à vrai dire je ne sais pas à quel rythme ils se dégradent dans la terre...)
- et surtout le fait que le squelette était enterré sous la cloison. Il est impossible que le corps ait été enterré après la construction de la cloison. Or, tant ces matériaux (briques pleines, plâtre patiné, montants de bois altérés par l'humidité...) que les techniques utilisées me laissent penser que cette cloison datait au moins d'une cinquantaine d'années, voire plus. La cloison - qui n'était pas fondée en profondeur - a donc été réalisée alors que le corps était déjà enterré.



Le crâne en cours d'exhumation



État du fémur après exhumation

Ma maison, une ancienne maison de maraîcher, a été construite entre 1850 et 1870. Elle n'a pas pu être construite alors que le corps était déjà en place ; le creusement des fondations l'aurait inévitablement disloqué. L'enterrement pouvait donc être daté entre 1850 et 1950. Trop récent pour avoir un intérêt archéologique, trop vieux pour qu'une procédure criminelle soit encore pendante.

À regarder le crâne, j'ai l'impression qu'il s'agit d'un ou d'une jeune adulte. La dentition est complète et en très bon état. Pas de carie, ni de plombage. Mais le crâne est menu, les os sont fins. Une jeune femme, un adolescent ?

Manifestement, ce n'est pas la sépulture de quelqu'un à qui on a voulu rendre hommage, mais plutôt d'un corps que l'on a voulu faire disparaître après une mort non naturelle. Un accident du travail durant le chantier de construction de la maison, survenu à un travailleur clandestin, que l'entrepreneur avait préféré faire disparaître pour ne pas avoir d'ennui ? À cette époque, la main d'œuvre illégale était pléthorique... Un jeune « Prussien » sans famille ? Une victime d'une épidémie que l'on n'aurait pas voulu enterrer au cimetière ? Il y a eu le choléra et la tuberculose...

L'histoire a également connu plusieurs périodes très troublées, avec de nombreuses victimes par faits de guerre ou règlements de comptes : la Commune de Paris en 1871, les deux guerres mondiales ...

Ou peut-être s'agit-il d'un crime crapuleux ? Une victime des redoutables « apaches », comme dans le film « Casque d'or » avec Simone Signoret et Serge Reggiani ?



Le squelette tel que découvert

Le corps a-t-il été enterré par les occupants de la maison (ce que laisserait suggérer la construction d'une cloison sur le corps) ? Ou à leur insu ? De qui s'agit-il ? Qui était-il ou elle ?

J'ai conservé pendant un mois le squelette en pièces détachées, sous mon escalier, sans savoir qu'en faire. Dans un sac en plastique marqué « Pour vous faire la vie plus belle »... Quand même ! Puis il est devenu très encombrant, sortant du sac et venant me tourmenter dans mon sommeil. Un soir, j'ai fini par déposer un mot à la mairie : Monsieur le Maire, j'ai trouvé un squelette dans ma cave et je ne sais pas quoi en faire...

Le lendemain matin, à la première heure, j'étais réveillé par le téléphone.

- Commissariat d'Aubervilliers. Vous êtes chez vous ? Ne bougez pas, je vous envoie une voiture. Vous viendrez avec nous.

Clic, clac, clic, clic clac. Je n'en menais pas large pendant que l'inspecteur prenait ma déposition...

- Nom, prénom et date de naissance ? Pourquoi avez-vous tant tardé à nous contacter ? Vous pourriez être inculpé pour recel de cadavre !
- Mais ce n'est pas un cadavre, c'est un squelette...
- C'est un cadavre à l'état de squelette. Quelle heure était-il quand vous avez découvert le corps ?

À la deuxième convocation, le lendemain, l'inspecteur avait étalé les pièces du puzzle sur un vaste bureau et tenté de le reconstituer. Son ton s'était radouci.

- C'est le squelette d'une femme, jeune, de petite taille. Elle a été enterrée avec de la chaux vive, il y a entre 50 et 80 ans à vue de nez. Je transmets au médecin légiste. Allons chez vous, nous allons faire une reconstitution. Vous devrez rester à disposition.

Je suis sorti soulagé qu'il ne me soupçonne pas d'avoir assassiné ma vieille tante, et en réfléchissant : 50 ou 80 ans, ce n'est pas si vieux... Si cela se trouve, je pourrais trouver qui était cette femme ! Avec l'aide de ma voisine qui habite depuis longtemps dans une maison qui faisait partie d'une même propriété que la mienne, nous avons reconstitué l'histoire, en partant de l'historique des propriétés qui figure dans nos actes notariés. Et j'ai pensé avoir trouvé le fin mot de l'histoire.

Originellement, ma maisonnette dépendait d'une plus vaste propriété appartenant à un maraîcher. Au début du XX^e siècle, Aubervilliers était en pleine effervescence. L'industrialisation battait son plein. De nombreuses entreprises s'implantaient, grandes et petites. Pour loger les ouvriers, on construisait des immeubles de rapport par centaines. Le foncier devenait rare et les dernières terres maraîchères étaient convoitées par les promoteurs et investisseurs en tous genres. Il y avait beaucoup d'argent à faire ! C'est ainsi qu'en 1927, notre maraîcher, harcelé de propositions alléchantes, vendit ses biens, en deux lots : le premier, non bâti, à un garagiste, et le second, comportant deux maisons, à Louis et son épouse.

Louis, né à Paris, était représentant de commerce. À 47 ans, il avait amassé de coquettes économies lui permettant de démarrer sa propre activité. Cette petite propriété de la rue de la Courneuve lui convenait bien. Organisée autour d'une courette, elle comportait une maison de 3 chambres qu'il pouvait habiter avec sa femme, une maisonnette distincte (celle que j'ai acquise) lui permettrait de loger leur fils Roger, âgé alors de 20 ans, et une petite grange permettait d'accueillir une activité professionnelle. Louis s'installa comme laitier. Il achetait le lait à la ferme d'Aubervilliers située dans la même rue, le faisait bouillir, le mettait en bouteille et le distribuait dans les immeubles du quartier avec une carriole à bras. Pour la garer dans la cour exiguë, il dut franger un pignon.

Roger était épris de la jolie Marthe, six ans plus âgée que lui. Cela ne plaisait pas à ses parents, d'autant que Marthe était née dans une chambre de bonne à Paris, d'une mère couturière à domicile et d'un père « non dénommé ». Certes, ce n'était pas un beau parti pour le fils d'un propriétaire ! Roger et Marthe se sont mariés en 1925, et eurent bientôt deux enfants. En 1939, Roger fut mobilisé et partit au front. Marthe resta seule avec leurs deux jeunes enfants. La cohabitation avec ses beaux-parents, dans la même cour, à quelques mètres de distance, était orageuse. Les visites de Roger s'espaçaient lors de ses rares permissions. Quand il fut démobilisé en 1945, leur couple était détruit. Roger et Marthe divorcèrent en 1947 et Roger se remaria.

Ce fut une catastrophe pour Marthe. Ils étaient mariés sous le régime de la séparation de biens et la maison appartenait à Roger. Marthe se retrouvait sans rien, elle fut chassée de chez elle et n'obtint même pas la garde de ses enfants.

Sans ressources, elle erra durant des semaines dans le quartier. En 1947, des tickets de rationnement étaient encore nécessaires pour se nourrir. Un soir, désespérée, elle s'introduisit dans ce qui avait été sa maison et grimpa à l'étage par l'étroit escalier en colimaçon, dans l'espoir de voir ses enfants. Roger et surtout sa nouvelle épouse ne l'entendaient pas de cette oreille. - Mets-la dehors !

Roger empoigna Marthe et la repoussa. Elle tomba en arrière, déboula dans l'escalier et un craquement sinistre se fit entendre quand elle toucha le sol. - Mais elle est morte !

Vite, Roger prit une pelle, descendit dans la cave à charbon, creusa un trou comme il put. Aidé de sa femme, il y jeta le corps de Marthe, répandit de la chaux vive et recouvrit d'un mélange de terre et de poussière de charbon. Le lendemain, il construisit une cloison de brique sur la tombe improvisée. Un mois plus tard, le jeune couple avait déménagé avec les deux enfants, désormais orphelins de mère sans qu'ils le sachent. Louis et sa femme restèrent dans leur maison. La maisonnette où reposait maintenant Marthe fut louée.



La petite maison de Marthe

Ainsi, j'avais trouvé non seulement l'identité de la victime, mais aussi celle de son meurtrier et ses motifs !

J'avais déjà pu cerner la famille de Louis par les actes de naissance et de mariage ; sur l'acte de naissance de Roger figurait, en mention marginale, le mariage avec Marthe, le divorce, suivi du remariage. Tout se tenait !

Afin de consolider mon intuition, je me mis en recherche du décès de Marthe. C'est en consultant son acte de naissance à Paris que je découvris la mention marginale indiquant la date et lieu de son décès. Marthe était décédée dans le Calvados en... 2001, dans sa 101^{ème} année !

Toute mon histoire s'effondrait... Mon imagination m'avait joué des tours... Et le mystère du squelette de la rue de La Courneuve reste entier.

AF

C'ÉTAIT COMMENT, AVANT ?

Par Claudette Crespy



Certains d'entre vous se souviendront peut-être de ce petit square et de la fontaine qui ornaient la place de la mairie. La fontaine se trouvait face à l'ancienne entrée de la mairie, donc sur l'avenue de la République. La fontaine était embellie d'une statue en bronze représentant un enfant tenant un masque d'où jaillissait l'eau.

Cette statue « *L'enfant au masque* » était l'œuvre du sculpteur Charles-Robert Champigny et date de la fin du XIX^e siècle. Elle a également été reproduite en terre cuite ainsi qu'en biscuit de Sèvres. La même fontaine existait également à Saint-Étienne.

Mais la Seconde Guerre mondiale fut malheureusement fatale à cet enfant. Il ne fut pas fusillé, mais a subi une mort atroce : il a été fondu. Oui, fondu... avec deux chèvres qui, insouciantes, gambadaient en ce temps-là, dans le square de l'avenue de la République (aujourd'hui, square Stalingrad).



En effet, sous le régime de Vichy et, en application de la loi d'octobre 1941, un courrier a été envoyé le 21 novembre 1944 à la Direction des Beaux-arts et des Bibliothèques concernant la récupération des métaux non ferreux. La Préfecture de la Seine tenait la liste des statues effectivement enlevées dans ce département dont Aubervilliers faisait partie.

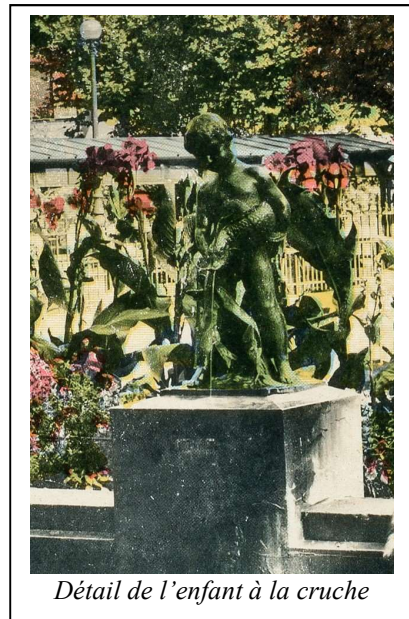
Après-guerre, la fontaine fut remplacée par « *L'enfant à la cruche* ».

Depuis déjà longtemps, le petit square n'existe plus, ni la statue. Mais qu'est devenue cette dernière ?

Et ce jeune garçon, à quoi pouvait-il bien rêver assis sur le bord de la fontaine ?



L'enfant à la cruche



Détail de l'enfant à la cruche



Un autre aspect bien sympathique de notre mairie

Sources : Monumen.net



EN SOUVENIR DE LA RUE SOLFÉRINO

Par Pierre BATILLOT

Extrait du livre de photos « Aubervilliers » de Pierre Batillot édité en 1989.

De la rue Solférino, notre rue, « ma rue », celle de mon enfance et de mon adolescence, rue commerçante s'il en fut, seule subsiste la partie comprise entre l'avenue Jean-Jaurès et la rue Henri-Barbusse (ex rue du Vivier). Elle se divisait en trois tronçons, les deux derniers séparés par la rue des Cités.

Nous habitons dans la partie centrale où presque toutes les maisons présentaient une boutique de part et d'autre de la porte d'entrée. Une grande variété de commerces offrait ses services. Magasins d'alimentation à profusion : laiteries, boucheries, charcuteries, boulangeries, etc. Mais aussi marchand de cycles, brocanteur, horloger-bijoutier, marchand de meubles, herboriste, quincailleries ; librairies, etc., sans oublier les cafés, les plus nombreux. Je m'étais amusé à les compter et n'en dénombrerais pas moins de quatorze dans toute la rue, en incluant les épicerie-buvettes. Dans chaque immeuble, tous les locataires se connaissaient, côté rue et côté cour, un second immeuble accompagnait généralement le premier avec parfois une sortie sur l'autre rue.



L'alignement des boutiques
AM Aubervilliers 4Fi0456



Photo Pierre Batillot

Les logements étaient petits, sans confort moderne, mais l'on y vivait d'une manière humaine et les loyers étaient très bas. En montant l'escalier, on y rencontrait son voisin de palier ou un autre, et souvent la concierge (la Pipelette) en plein nettoyage ou portant le courrier, et qui n'oubliait jamais sa pancarte « La concierge est dans l'escalier ». Ces rencontres offraient l'occasion d'apprendre les nouvelles du quartier qui ressemblait fort à un village. Les concierges étaient friandes de ces potins ; elles savaient tout ce qui se passait. Vivante comme elle était, ma rue semblait devoir toujours exister. Pauvre rue Solférino, nous ignorions sa condamnation à mort, jusqu'au jour où l'on entendit parler de « rénovation » mot fatal. Personne n'y crut, car à l'époque, un peu partout dans le pays, beaucoup de projets ne voyaient jamais le jour. Cependant, la menace se fit plus précise. Chacun se posa des questions. Excepté les familles nombreuses, les habitants ne voulaient pas partir. On nous promit plus de confort. Peu à peu les maisons se vidèrent et les commerçants sans clients fermèrent boutique. Je me rappelle qu'à l'époque la partie centrale fut isolée par deux murs qui firent couler beaucoup d'encre. Notre rue et

ses murs eurent les honneurs d'un grand quotidien. Une polémique s'engagea. Ces murs sont nécessaires pour assurer la sécurité pendant les travaux, dirent les uns. Volonté d'accélérer le départ des habitants et de faire

baisser le chiffre d'affaires des commerçants, répliquèrent les autres. Les immeubles ne furent plus entretenus et se dégradèrent rapidement. Spectacle poignant. Il ne restait plus aux derniers occupants qu'à partir. Les petites communautés se trouvèrent dispersées çà et là. Nous étions proches de la Porte de la Villette, à quelques minutes du métro, et nous trouvâmes pour notre part refoulés à l'autre bout de la ville, obligés pour nous rendre à Paris de prendre l'autobus. J'étais jeune, la perspective d'un logement plus vaste m'enthousiasma dans l'immédiat. De toute manière, on ne nous laissait pas le choix. Nous devions fatalement être relogés.

Dans un premier temps, l'attrait du nouveau me fit travailler d'arrache-pied aux peintures du nouvel appartement. Pourtant, la vue du béton, des grands couloirs vides, des escaliers et portes numérotées (quelle horreur) ne m'avait guère inspiré. Très vite, ce fut le désenchantement. Dans les ascenseurs, point de discours, le trajet est trop court et l'on n'y rencontre rarement les mêmes têtes. En fait, j'ai pratiquement toujours emprunté les escaliers, vides bien sûr. Quoi de plus normal dans un si grand immeuble. La froideur partout. Chaque famille est seule. Je n'ai pas tardé à regretter « ma rue » et ses bruits de la vie... crieur de journaux, laitier, etc., sans oublier la musique lancinante de certains cafés tenus par des nord-africains comme l'on disait à l'époque. Certains s'en plaignaient et la police faisait quelques « descentes » mais dans l'ensemble tout se passait dans la bonne intelligence. Certes, tout n'était pas rose. Les concierges n'admettaient pas que les enfants jouent dans la cour, mais il y avait la rue. Elle était à nous, et nous la descendions et remontions en trottinette ou patins à roulettes. Il n'y avait pas, bien entendu, la circulation automobile actuelle, et certains objecteront qu'il faut vivre avec les contraintes de son époque, et que cette rue relativement étroite était de toute manière



Photo Pierre Batillot

condamnée. Pourtant, ne redécouvre-t-on pas actuellement un certain art de vivre ? Quelle merveilleuse rue piétonne elle aurait pu faire avec son ambiance et son éventail de magasins. Ses maisons ravalées, elle aurait constitué un puissant pôle d'attraction pour la ville d'Aubervilliers. Erreur certainement de l'avoir détruite. Il est difficile de regarder sans un serrement de cœur les cubes sans âme qui l'ont remplacée. Pour les habitants, la rue Solférino était si l'on peut dire la « grande rue », la rue « chic ». La rue de l'Union, la rue Baudin [...] étaient plutôt considérées comme « malfamées » et beaucoup ne s'y aventureraient que rarement. Pourtant, elles aussi avaient « leur vie de village ».

Après notre relogement, il nous est arrivé de rencontrer par hasard d'anciens voisins, d'anciens commerçants. Tous préféraient leur vie « d'avant » tant il est vrai que les êtres humains ont avant tout besoin de confort moral, que l'aisance matérielle ou le confort physique ne suffisent pas à rendre l'homme heureux, qu'il n'est jamais bon de vouloir faire le bonheur des gens contre leur gré. Une franche concertation entre les intéressés eut été plus souhaitable. [...] Plus de vingt ans après, je n'ai pas oublié et ne peux m'empêcher de penser, et je ne suis pas le seul, que l'on nous a « volé » notre rue.

■ P B

Le livre AUBERVILLIERS de Pierre BATILLOT est un livre de photos d'Aubervilliers ponctué de textes d'une grande tendresse sur la ville que Pierre Batillot a tant aimée (surtout la rue Solférino !)

Vous pouvez commander ce livre auprès de la SHVA (par courrier, téléphone ou mail). Vous pouvez également vous le procurer à la Librairie « Les mots passants » - 2 rue du Moutier – Aubervilliers

HOMMAGE À PIERRE BATILLOT

Par Jean-Louis Thomas

Nous l'avions annoncé dans notre précédent bulletin ; une nouvelle fresque a été ajoutée à l'exposition de photos (square Jean-Ferrat) organisée par la F Compagnie dont le président, Philippe Fenwick, est adhérent de la Société d'Histoire d'Aubervilliers : travaux menés par le collectif Mémoire(s) du Présent et par 93 Grand Angle.

Ce nouveau pan de fresque a été réalisé avec le concours de la Société de l'histoire et de la vie à Aubervilliers (SHVA) en hommage à Pierre Batillot (1936-2010), écrivain et photographe, enfant de la rue Solférino.

Nous reproduisons ici le texte de Pierre Batillot figurant sur la fresque au-dessous de photos de l'artiste.



1960-1970

Un vaste programme d'HLM a été entrepris avec la destruction du quartier Solférino et la construction de tours remplaçant les anciennes habitations. La maison de mon enfance a sombré sous la pioche des démolisseurs et j'ai vu ma ville s'écrouler comme un château de cartes. Je n'ai pas tardé à regretter « ma rue » et ses bruits de la vie : véritable village où les gens se connaissaient, s'entraidaient et où les nouvelles circulaient.

Certes, une ville n'est pas un musée. Ce n'est pas de la nostalgie, sentiment dont j'ai horreur, car on ne ressuscite pas le passé, mais une constatation. La vie, c'est le présent, l'avenir étant incertain. Les civilisations sont mortelles, les villes plus encore. Tôt ou tard, la nature qui a tout son temps reprendra ses droits et les lapins pourront de nouveau faire leurs terriers sur le terrain qui aura eu pour nom Aubervilliers.

- Pierre Batillot

En cette fin d'après-midi de mi-mars, une petite douceur nous a accompagnés pour l'inauguration de cette exposition. L'animation, organisée par Philippe Fenwick était festive, sans trompette, mais avec tambours ; l'ambiance était à la bonne humeur à l'approche du printemps. Et l'hommage à Pierre Batillot, l'enfant de Solférino, a pu se continuer autour d'un verre de l'amitié.



Les percussions festives sous le regard attentif de Philippe Fenwick et Kourtoum Sackho, maire-adjointe (quartier Villette)

■ JLT



SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE ET DE LA VIE À AUBERVILLIERS
70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers
Téléphone : 01 49 37 15 43
Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.fr